

De l'énonciation à l'enaction. L'inscription corporelle de la langue

Yves Erard
Université de Lausanne

Comment l'émergence subsymbolique et la
computation symbolique pourraient-elles
être reliées ?

(Varela, Thompson, Rosch, 1993 : 148)

1. INTRODUCTION

Quels sont les rapports de la pensée et du langage ? Question difficile et souvent débattue.

Et pourtant, cet article se voudrait une réponse; une réponse qui pose des questions :

D'abord à la théorie de l'énonciation de E. Benveniste, ensuite à des gens par l'intermédiaire d'une enquête par questionnaire, enfin aux sciences cognitives, plus précisément à la théorie de l'enaction.

Et j'espère trouver des réponses qui poseront à leur tour des questions, mais des questions différentes.

Par exemple, quels sont les rapports du corps et du langage ?

2. L'ÉNONCIATION

L'énonciation est une théorie linguistique qui a d'abord été définie par E. Benveniste et qui a été développée ensuite par d'autres

linguistes. Pour l'aborder, j'ai décidé de revenir à un texte original, dans les deux sens du terme, qui se trouve dans *Problèmes de linguistique générale* 2¹ et plus particulièrement à « l'appareil formel de l'énonciation » dans lequel est défini le cadre conceptuel de l'énonciation. J'en proposerai une lecture commentée. Que le lecteur ne s'étonne donc pas de trouver beaucoup de références à ce texte dans ce qui suit, mais il me semblait important de le citer fréquemment, pour ne pas déformer la pensée de son auteur tout en gardant une distance critique.

Benveniste formule la définition de l'énonciation en ces termes :

L'énonciation est cette [la] mise en fonction de la langue par un acte individuel d'utilisation

(Benveniste, 1974 : 80)

Mais Benveniste insiste sur le fait que cette utilisation de la langue ne correspond pas à l'étude de la parole — au sens que lui donne Saussure — qui ne s'intéresse pas à celui qui la produit.

[...] c'est l'acte même de produire un énoncé et non le texte de l'énoncé qui est notre objet. Cet acte est le fait du locuteur qui mobilise la langue pour son compte. La relation du locuteur à la langue détermine les caractères linguistiques de l'énonciation.

(Benveniste, 1974 : 80)

Malgré ce retour de l'individu dans sa parole, il ne s'agit à aucun moment de s'intéresser au sujet parlant dans sa dimension psychologique, sociale ou culturelle. Benveniste se situe « à l'intérieur de la langue » et opte pour une analyse des formes de l'énonciation :

Nous tentons d'esquisser, à l'intérieur de la langue, les caractères formels de l'énonciation à partir de la manifestation individuelle qu'elle actualise.

(Benveniste, 1974 : 81)

On peut se demander alors s'il n'y a pas discordance entre l'objet de l'étude et l'approche méthodologique. En effet, l'objet de l'énonciation est la relation de l'énonciateur à son énoncé, mais l'analyse se focalise sur les formes linguistiques. Cette critique peut

¹Benveniste, 1974.

d'ailleurs viser d'autres théories de l'énonciation comme le souligne M. Mahmoudian :

De façon plus générale, il nous semble que les positions prises par nombre de courants post-structuraux procèdent d'un curieux mélange de refus et de conservation des principes structuralistes.

On veut intégrer — à l'encontre des préceptes structuralistes — à la description, les circonstances de la production de l'énoncé, mais on se refuse à prendre en compte tant la dimension psychique que la dimension sociale. Que reste-t-il alors des conditions d'énonciation ?

(Mahmoudian, 1997 : 134)

Le point de vue du sujet parlant apparaîtra pourtant, mais seulement dans l'interprétation des formes linguistiques, autrement dit par le truchement de l'intuition du linguiste qui est, malgré tout, un sujet parlant parmi d'autres.

Il est vrai que la prise en charge de l'observation par le linguiste disparaît souvent du texte scientifique qui la rapporte. Par exemple, le « nous » de « nous tenterons d'esquisser [...] les caractères formels de l'énonciation à partir de la manifestation individuelle qu'elle actualise »², que j'ai cité plus haut, est la dernière marque de prise en charge par l'énonciateur de son interprétation scientifique qui figure dans le chapitre qui concerne l'appareil formel de l'énonciation du livre *Problèmes de linguistique générale* de Benveniste. Ce « nous » apparaît à la page 81 et aucune marque renvoyant à l'énonciation ne réapparaîtra jusqu'à la fin du chapitre, page 88.

Et pourtant c'est bien le linguiste qui interprète les caractères formels de l'énonciation à partir de la manifestation individuelle qu'elle actualise. Qu'il opte pour le point de vue du récepteur interprétant dans l'énoncé les indices de l'énonciation du locuteur qui mobilise la langue pour son compte ne fait que changer la perspective.

L'acte individuel par lequel on utilise la langue introduit le locuteur comme paramètre dans les conditions nécessaires à l'énonciation.

(Benveniste, 1974 : 81)

²Benveniste, 1974 : 81.

On pourrait ajouter, du point de vue de celui qui l'interprète c'est à dire le récepteur, ici le linguiste.

Le locuteur s'approprie l'appareil formel de la langue et il énonce sa position de locuteur par des indices spécifiques, [...]
(Benveniste, 1974 : 82)

Il est sous-entendu ici que ces indices sont interprétés par l'allocutaire, linguiste ou non.

L'acte individuel d'appropriation de la langue introduit celui qui parle dans sa parole.
(Benveniste, 1974 : 82)

On peut compléter qu'il est introduit dans sa parole aux yeux de celui qui l'écoute.

La présence du locuteur à son énonciation fait que chaque instance de discours constitue un centre de référence interne.
(Benveniste, 1974 : 82)

Centre de référence grâce auquel l'allocutaire peut interpréter la relation de l'énonciateur à son énoncé.

On pourrait multiplier les exemples où le point de vue de l'énonciateur scientifique est difficile à déterminer.

Cette disparition du point de vue du co-locuteur, interprète de l'énoncé du locuteur est d'autant plus surprenante que Benveniste insiste dans son texte sur le fait que :

Ce qui en général caractérise l'énonciation est *l'accentuation de la relation discursive au partenaire*, que celui-ci soit réel ou imaginé ou collectif.

Cette caractéristique pose la nécessité de ce qu'on peut appeler le cadre figuratif de l'énonciation. Comme forme de discours, l'énonciation pose deux "figures" également nécessaires, l'une source, l'autre but de l'énonciation. C'est la structure du dialogue. Deux figures en position de partenaires sont alternativement protagonistes de l'énonciation. Ce cadre est donné nécessairement avec la définition de l'énonciation.

(Benveniste, 1974 : 85)

La théorie de l'énonciation de Benveniste réintroduit explicitement la relation du locuteur à son énoncé dans la description, mais tend à masquer le travail d'interprétation du

descripteur qui, en dernier analyse n'est autre que le travail d'interprétation du locuteur en position d'allocutaire. On fait entrer l'individu dans la description linguistique par la grande porte pour l'évacuer par la fenêtre en effaçant le point de vue de l'observateur de la description.

Benveniste court ainsi le risque de réifier l'énonciation, l'érigeant en principe explicatif alors qu'elle n'est que le produit de l'interaction interprétative du locuteur et du co-locuteur.

On peut en voir un exemple dans l'affirmation suivante :

Ainsi l'énonciation est directement responsable de certaines classes de signes qu'elle promeut littéralement à l'existence.

(Benveniste, 1974 : 84)

Que faut-il entendre, ici, par "l'énonciation promeut littéralement à l'existence" ?

Du point de vue de l'émission, à chaque énonciation apparaîtront des signes indices de la relation du locuteur à son énoncé. Dans un énoncé comme *je suis là aujourd'hui*, le présent, la forme *je*, *là* et *aujourd'hui* seront interprétés par rapport à l'énonciation certes, mais si la figure de l'allocutaire venait à manquer, il n'y aurait pas d'interprétation du tout. Vous pouvez énoncer autant de fois que vous voulez dans le désert *je suis là aujourd'hui* tant qu'il n'y aura personne pour vous écouter et interpréter la relation des formes *je*, *là*, le présent et *aujourd'hui* à votre énonciation elles n'auront d'existence que pour vous en tant qu'allocutaire de votre propre énonciation, mais sans interprétation puisqu'en l'énonçant vous connaissez le lien entre ces formes et l'énonciation.

Du point de vue de la réception, l'allocutaire promouvra à l'existence certains signes par l'interprétation de ceux-ci en relation à l'énonciation, comprise comme le lien du locuteur à son énoncé. Mais cette interprétation dépendra de la présence du locuteur à son énonciation. Vous pouvez écouter une bande magnétique sur laquelle un locuteur absent a enregistré l'énoncé *je suis là aujourd'hui*, sans accès à l'énonciation, vous ne pourrez pas interpréter les formes *je*, présent, *là* et *aujourd'hui*.

Pris seuls, les points de vue du locuteur et de l'allocutaire ne suffisent pas à expliquer le processus d'interprétation des indices liés à l'énonciation. Il faut donc entendre par énonciation la présence de l'énonciateur à son énoncé et de manière concomitante,

l'interprétation par l'allocutaire de certains signes comme relevant de la relation du locuteur à son énoncé. Certains signes sont "promus à l'existence" par ce double mouvement, dont la notion d'énonciation n'est que l'abstraction.

Mais cette « description un peu abstraite »³, qui regroupe sous le terme d'énonciation le point de vue du destinataire et celui du destinataire tend à faire oublier la différence fondamentale qui existe entre les deux perspectives :

Niels Bohr voit dans « le caractère inséparable du contenu objectif et du sujet observant » une prémisse de toute connaissance bien définie. De toute évidence, cette remarque vaut pour la linguistique; la position de l'observateur par rapport à la langue observée et décrite doit être exactement identifiée.[...] De plus si l'observateur est situé à l'intérieur du système, il faut bien comprendre que le langage présente deux aspects très différents selon qu'on se place du point de vue du destinataire ou de celui du destinataire, selon que le langage est vu de l'une ou de l'autre extrémité du canal de la communication. En gros, le processus d'encodage va du sens au son, et du niveau lexico-grammatical au niveau phonologique, tandis que le processus de décodage présente la direction inverse — du son au sens, et des éléments aux symboles. Tandis que l'orientation (Einstellung, set) vers les constituants immédiats est au premier plan dans la production du discours, pour la perception le message est d'abord un processus stochastique. [...] Ces deux aspects distincts du langage sont irréductibles l'un à l'autre; tous deux sont également essentiels et doivent être regardés comme complémentaires.

(R. Jakobson, 1963 : 93-94)

Reprenons maintenant, à la lumière du texte de Jakobson, l'exemple de l'énoncé *je suis là aujourd'hui*. Au moment de l'énonciation, le locuteur connaît le sens de *je*, présent, *là et aujourd'hui*, par contre l'allocutaire devra interpréter ces signes en faisant appel à sa connaissance de la situation — qui parle, à quel moment, en quel lieu. La particularité de ces signes linguistiques ne réside donc pas en eux-mêmes mais dans le processus cognitif d'interprétation qu'ils infèrent.

Je ne suis, par conséquent, pas complètement d'accord avec Benveniste quand il affirme :

³Benveniste, 1974 : 82.

Ainsi l'énonciation est directement responsable de certaines classes de signes qu'elle promet littéralement à l'existence. Car ils ne pourraient prendre naissance ni trouver emploi dans l'usage cognitif de la langue. Il faut distinguer les entités qui ont dans la langue leur statut plein et permanent et celles qui émanent de l'énonciation, n'existent que dans le réseau d'« individus » que l'énonciation crée et par rapport à l'« ici-maintenant » du locuteur. Par exemple; le « je », le « cela », le « demain » de la description grammaticale ne sont que les « noms » métalinguistiques de *je*, *cela*, *demain*, produits dans l'énonciation.

(Benveniste, 1974 : 84)

Il me semble qu'ici, Benveniste a tendance à réifier « certaines classes de signes » dont l'« existence » dépend de l'énonciation (au sens d'interaction du locuteur/co-locuteur et leur rapport à l'énoncé), c'est-à-dire, et surtout, du processus interprétatif du destinataire par rapport à l'énonciation. En effet, leur existence émane de l'énonciation en tant que processus interprétatif lié aux conditions d'énonciation.

À moins d'avoir une vision mystique de l'énonciation, je ne vois pas comment expliquer l'« existence » de signes linguistiques en dehors de tout lien d'un sujet interprétant à ces signes. Leur « existence » n'apparaît pas comme par enchantement mais suite à un processus cognitif d'un interprétant, linguiste ou non. Que ce processus soit en relation avec l'énonciation est un autre problème.

De la même manière, quand Benveniste interprète le *je*, *cela*, *demain*, de la description grammaticale comme les « noms » de *je*, *cela*, *demain*, produits dans l'énonciation, il me semble oublier que cette description est le produit de l'interprétation du descripteur, donc d'un processus cognitif d'un interprétant, ici le linguiste.

De plus, l'usage métalinguistique de formes comme *je*, *cela*, *demain*, ne se restreint pas à la description linguistique, mais est d'emploi courant dans la langue. L'énoncé *je est un autre* de Rimbaud en est un exemple célèbre, mais il existe d'autres emplois métalinguistiques de formes habituellement liées à l'énonciation :

- *Il n'y a pas de je n'ai pas le temps qui fasse.*
- *J'en ai assez d'entendre je ne peux rien pour vous.*
- *Tu peux me dire tu.*
- *Demain est un autre jour.*
- *Voilà ce que je vous conseille, maintenant vous ferez ce que vous voudrez.*

Etc.

Tous ces énoncés peuvent parfaitement apparaître dans un contexte énonciatif, c'est-à-dire dans la « mise en fonctionnement de la langue par un acte individuel d'utilisation ».⁴

On m'objectera que dans ce type d'exemples, le locuteur ne prend pas en charge son énoncé et que, par conséquent, on ne peut pas à proprement parler d'énonciation. Ce serait oublier que c'est l'énonciataire qui interprète l'énoncé comme non-pris en charge par le locuteur. Que ce processus cognitif d'interprétation ne lie pas l'énoncé à son énonciation est un autre problème.

On pourra aussi objecter que les exemples utilisés relèvent d'usages exceptionnels, métaphoriques ou figés. Si par là on entend non pas exclure ces contre-exemples en les classant dans des catégories descriptives *ad hoc* pour préserver la cohérence de la théorie, mais relativiser l'analyse, je serai d'accord avec l'objection. En effet, contrairement à ce que suggère Benveniste, il n'existe pas des formes qui relèvent exclusivement de l'énonciation et d'autres non, mais — et là réside toute la force du modèle de Benveniste — il existe des formes linguistiques qui favorisent une interprétation par rapport à l'énonciation et d'autres pas. C'est ce processus cognitif qui va nous occuper maintenant.

3. COGNITION ET ÉNONCIATION

Si l'on traite les marques linguistiques de l'énonciation non plus en elles-mêmes, mais comme traces d'un processus « c'est parce qu'il y a dans la communication des opérations aux deux bouts que les énoncés prennent un sens »⁵.

En effet, « [...] le premier énonciateur va construire un agencement de marqueurs, ainsi qu'un système de repérage, permettant au second énonciateur d'ajuster un système de repérage congruent et de reconstruire une représentation complexe coïncidant ou non avec celle du premier énonciateur »⁶ (Culioli cité par Menhamen, 1986, p.184).

⁴Benveniste, 1974 : 80.

⁵Culioli cité par Menhamen, 1986 : 183.

⁶Culioli cité par Menhamen, 1986 : 184.

Une fois admis que certaines unités linguistiques peuvent être des traces d'opérations mentales, il devient difficile — à moins de s'en tenir à une description effaçant toute trace d'activité d'interprétation du sujet descripteur — de ne pas lier les opérations linguistiques et l'activité mentale concrète des sujets parlants en émettant des hypothèses psychologiques.

Mais quels pourraient être les processus psychologiques d'interprétation à l'œuvre dans l'énonciation ?

Reprenons l'exemple de l'énoncé *je suis là aujourd'hui*.

Selon la théorie de l'énonciation et dans la perspective du destinataire, l'allocutaire interprétera les formes linguistiques *je*, présent, *là* et *aujourd'hui* par rapport à leurs conditions d'énonciation, c'est-à-dire qui parle, quand et où. Mais il faut préciser et souligner qu'il les interprétera par rapport à sa connaissance de la situation. En effet, cette connaissance venant à manquer, il serait incapable de saisir le sens de cet énoncé. Pour s'en convaincre, il suffit d'imaginer que cet énoncé soit enregistré sur une bande magnétique dont l'origine est inconnue.

Par contre la forme *je* de l'énoncé *il n'y a pas de je n'ai pas le temps qui fasse* ne fera pas appel aux connaissances des conditions d'énonciation de l'allocutaire, mais plutôt à ses connaissances du système linguistique.

Dans les deux cas le processus d'interprétation renvoie à des connaissances, on peut donc légitimement affirmer qu'il s'agit dans les deux cas d'un processus cognitif. La différence entre les deux réside dans la nature des deux opérations cognitives qui ne se basent pas sur les mêmes connaissances et par conséquent pas sur le même processus cognitif.

4. ÉNONCIATION ET MÉMOIRE ÉPISODIQUE

Dans l'exemple *je suis là aujourd'hui* enregistré sur bande magnétique, nous avons vu que l'allocutaire faisait appel à ses connaissances des conditions d'énonciation pour en interpréter le sens. Il faut noter que ces connaissances, bien que liées à l'acte d'énonciation ne leur sont pas forcément contemporaines. L'allocutaire peut très bien se remémorer les conditions dans lesquelles l'énoncé a été produit pour en interpréter le sens.

Il semble (mais je reviendrai sur ce point) que ces connaissances soient liées, tout ou partie, avec la mémoire.

Un développement de la neuropsychologie a suggéré l'existence à un certain niveau d'analyse de deux mémoires différentes : la mémoire épisodique et la mémoire sémantique.

R. Bruyer et M. Van der Linden présentent cette distinction développée par E. Tulving de la manière suivante :

Faut-il considérer la mémoire comme un espace structurellement unitaire : en d'autres termes tous les souvenirs quel que soit leur contenu, ont-ils les mêmes caractéristiques fonctionnelles et structurelles ? Certains psychologues le pensent, mais d'autres (dont l'auteur de ces lignes) considèrent que la mémoire est formée de « souvenirs » différenciés dont les propriétés ne sont sans doute pas réductibles. C'est ainsi que l'on peut opposer la mémoire sémantique à la mémoire épisodique (Table 1). La première est la mémoire des faits et des concepts, la deuxième concerne des événements personnellement vécus et qui peuvent être localisés dans l'espace et le temps d'une destinée singulière.

(1991 : 15)

Cette incartade dans le domaine de la neuropsychologie n'a d'autre but que d'éclairer la théorie de l'énonciation sous un autre jour en essayant de comprendre les mécanismes cognitifs qu'elle met en jeu. Je n'utilise la distinction mémoire épisodique/mémoire sémantique que pour des motifs heuristiques à l'instar de Tulving lui-même :

First, almost everyone seems to be willing to accept the distinction between episodic and semantic memory as an heuristic device that helps us to classify and describes experiments and observations. The heuristic use of the terms "episodic" and "semantic" does not imply commitment to any particular theory about the nature of the distinction. It does, however, aid communication, and it serves as the first step to deeper questions.

(Tulving, 1983 : 60).

De ce point de vue — et en ayant à l'esprit la problématique des connaissances liées aux conditions d'énonciation — il est intéressant de mentionner quelques caractéristiques de la mémoire épisodique :

Episodic memory is concerned with unique, concrete, personal experiences dated in the rememberer's past. [...]

Episodic memory, I suggested, is a system that receives and stores information about temporally dated episodes or events, and temporal-spatial relations among them. [...]
 [...] events *could* be stored in the episodic system solely in terms of their « perceptible properties ».

(Tulving, 1983 : V et 21)

La mémoire sémantique est, quant à elle, définie de la sorte :

Semantic memory refers to a person's abstract, timeless knowledge of the words that he shares with others. [...]

Semantic memory, I suggested, is the memory necessary for the use of language. It is a mental thesaurus, organized knowledge a person possesses about words and other verbal symbols, their meanings and their referents, about relations among them, and about rules, formulas, and algorithms for the manipulation of the symbols, concepts and relations. [...]

Perceptible properties of « inputs signals » are not registred in semantic memory, only their « cognitive referents ».

(Tulving, 1983 : V et 21)

L'opposition entre les deux étant résumée dans la liste des traits caractéristiques qui les opposent dans le tableau suivant⁷ :

Diagnostic feature	Episodic	Semantic
Information		
Source	Sensation	Comprehension
Units	Events; episodes	Facts; ideas; concepts
Organization	Temporal	Conceptual
Reference	Self	Universe
Veridicality	Personal belief	Social agreement
Operations		
Registration	Experiential	Symbolic
Temporal coding	Present; direct	Absent; indirect
Affect	More important	Less important
Inferential capability	Limited	Rich
Context dependency	More pronounced	Less pronounced
Vulnerability	Great	Small
Access	Deliberate	Automatic
Retrieval queries	Time? Place?	What?
Retrieval consequences	Change system	System unchanged
Retrieval mechanisms	Synergy	Unfolding
Recollective experience	Remembered past	Actualized knowledge
Retrieval report	Remember	Know
Developmental sequence	Late	Early
Childhood amnesia	Affected	Unaffected
Applications		
Education	Irrelevant	Relevant
General utility	Less useful	More useful
Artificial intelligence	Questionable	Excellent
Human intelligence	Unrelated	Related
Empirical evidence	Forgetting	Analysis of language
Laboratory tasks	Particular episodes	General knowledge
Legal testimony	Admissible; eyewitness	Inadmissible; expert
Amnesia	Involved	Not involved
Bicameral men	No	Yes

⁷Tulving, 1983 : 35

On ne peut que relever la similitude entre ces deux formes de mémoire et le fonctionnement des formes linguistiques dans et hors énonciation telle que le décrit Benveniste :

Nous voudrions cependant introduire ici une distinction dans un fonctionnement qui a été considéré sous le seul angle de la nomenclature morphologique et grammaticale. Les conditions d'emploi des formes ne sont pas, à notre avis, identiques aux conditions d'emploi de la langue. Ce sont en réalité des mondes différents, et il peut être utile d'insister sur cette différence, qui implique une autre manière de voir les mêmes choses, de les décrire et de les interpréter.

(Benveniste, 1974 : 79)

Est-ce que « les mondes différents » dont parle Benveniste ne correspondrait pas au deux types de mémoire que distingue Tulving ? Pour décrire les processus cognitifs à l'œuvre dans l'interprétation d'un énoncé ne pourrait-on pas recourir à cette distinction neuropsychologique ?

C'est en tout cas l'hypothèse que je défendrai par la suite, à savoir que le sujet interprétant un énoncé dans son lien avec l'énonciation se base sur sa mémoire épisodique alors qu'il interprétera un énoncé « non-pris en charge » par l'énonciateur en se basant sur sa mémoire sémantique.

5. L'EXEMPLE DE *SER* ET *ESTAR*

Pour illustrer cette hypothèse, je vais prendre l'exemple de *ser* et *estar* en castillan. Cette langue possède deux façons de dire le *lac est bleu*, à savoir *el lago es azul* ou *el lago està azul*. Pour faire comprendre cette différence par des non-hispanophones, on pourrait aborder cette distinction en traduisant — à titre purement explicatif — le premier énoncé par *le lac est bleu* et le deuxième par *ce que le lac est bleu*. D'un point de vue syntaxique, *ser* et *estar* sont des copules qui lient dans ce contexte syntaxique des noms à des adjectifs. Mais cette description ne suffit pas à expliquer la différence entre les deux formes. En effet, dans le cas de la copule *ser* la relation entre l'adjectif et le nom doit être interprétée comme un équation *le lac=bleu* tandis que la forme *estar*, lie non seulement l'adjectif et le nom mais introduit en plus une nuance modale « énonçant des

attitudes de l'énonciateur à l'égard de ce qu'il énonce »⁸ qui oblige l'allocutaire à interpréter non seulement la relation entre l'adjectif et le nom mais encore la relation de l'énonciateur à son énoncé. L'énoncé *el lago es azul (le lac est bleu)* se suffit à lui-même tandis que l'énoncé *el lago está azul (ce que le lac est bleu)* renvoie à son énonciation. Pour l'interpréter, l'allocutaire devra connaître qui énonce, dans quelle situation et à quel moment.

Dans la perspective neuropsychologique qui est la nôtre, on pourrait alors émettre deux hypothèses différentes pour les processus cognitifs auxquels renvoient les deux formes linguistiques :

1. Pour *ser* : l'auditeur d'un énoncé prédicatif avec adjectif se base sur sa mémoire sémantique pour interpréter l'usage du verbe *ser* de la part du locuteur comme une intention de constituer une définition.
2. Pour *estar* : l'auditeur d'un énoncé prédicatif avec adjectif se base sur sa mémoire épisodique pour interpréter l'usage du verbe *estar* de la part du locuteur comme une intention de réagir à un événement.

6. CONFRONTATION EMPIRIQUE DES HYPOTHÈSES

Les exemples que je vais utiliser maintenant proviennent d'une enquête par questionnaire menée en Espagne sur 98 sujets parlants espagnols. Comme je ne peux pas développer in extenso les tenants et les aboutissants de cette recherche je renvoie pour un exposé exhaustif au rapport original dans lequel figure un nombre plus important d'exemples⁹. Les données, ici résumées, auront donc valeur d'illustration.

La partie du questionnaire qui confrontait les deux hypothèses susmentionnées au jugement intuitif des sujets parlants était construite de telle manière qu'elle obligeait celui qui répondait à se comporter en auditeur. Selon mon hypothèse, l'auditeur se base sur sa mémoire sémantique pour interpréter un énoncé avec *ser* et sur sa mémoire épisodique pour interpréter un énoncé avec *estar*.

Dans le tableau de Tulving, la mémoire épisodique se définit comme dépendant plus du contexte que la mémoire sémantique, dans

⁸Benveniste, 1974 : 85.

⁹Erard, 1995.

le sens où la mémoire épisodique est le résultat d'une expérience personnelle tandis que la mémoire sémantique est plutôt en relation avec un savoir symbolique décontextualisé. Par conséquent, si on enlève à l'auditeur tout contexte expérientiel qu'il a vécu personnellement, il ne pourra pas interpréter l'énoncé avec *estar*. Par contre sa compréhension de l'énoncé avec *ser* ne se verra pas affectée. Dans le premier cas, l'auditeur demandera plus d'informations et dans le second il n'aura pas besoin de plus d'informations. L'hypothèse particulière qui permet de confronter les hypothèses plus générales est la suivante :

Les enquêtés tendront à répondre aux énoncés avec *estar* au moyen d'une question. Par contre, les enquêtés tendront à répondre aux énoncés avec *ser* en ajoutant quelque chose sans demander plus d'information.

Concrètement la question se présentait comme suit, mais en castillan évidemment :

Tu es avec un ami à la terrasse d'un café. Vous êtes en train de boire une bière après l'école. Vous parlez de nombreuses choses. Après un silence dans la conversation, ton ami te dit :

"Mi padre es optimista" (mon père est optimiste)

Qu'est-ce que tu lui répondrais ? (Tu peux choisir plusieurs réponses)

1. Super ! 2. Qu'est-ce qui lui arrive ? 3. J'aime les gens optimistes.

4. Quelle chance ! 5. Il a gagné à la loterie ? 6. pourquoi ?

Invente et imagine ta propre réponse, qu'est-ce que tu lui répondrais toi ? :

.....

Maintenant essaye de t'imaginer une situation très semblable à l'autre :

Tu es avec un autre ami à la terrasse d'un café et après un silence dans la conversation, ton ami te dit :

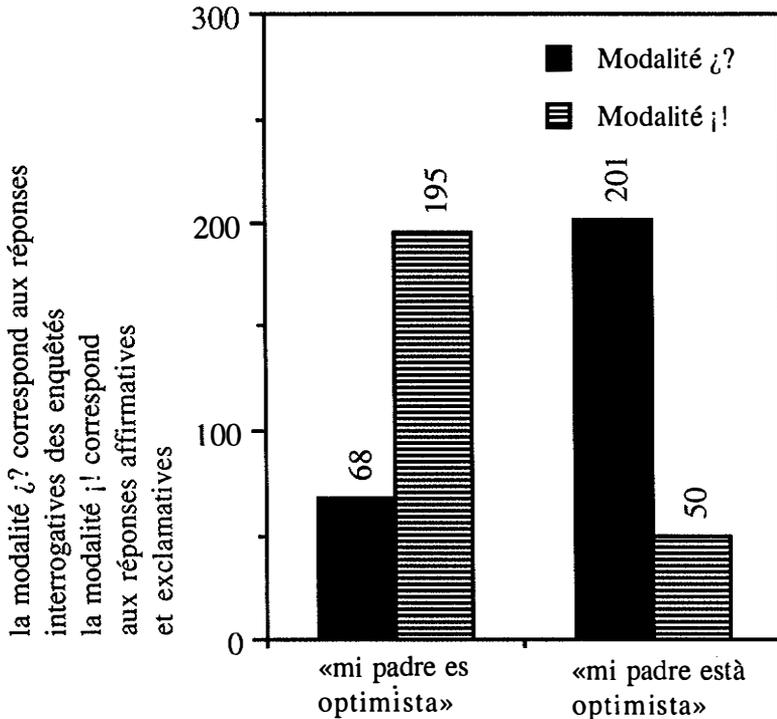
"Mi padre està optimista" (mon père est optimiste)

Qu'est-ce que tu lui répondrais ? (Tu peux choisir plusieurs réponses)

1. [] Super ! 2. [] Qu'est-ce qui lui arrive ? 3. [] J'aime les gens optimistes
 4. [] Quelle chance ! 5. [] Il a gagné à la loterie ? 6. [] pourquoi ?
Invente et imagine ta propre réponse, qu'est-ce que tu lui répondrais toi ? :

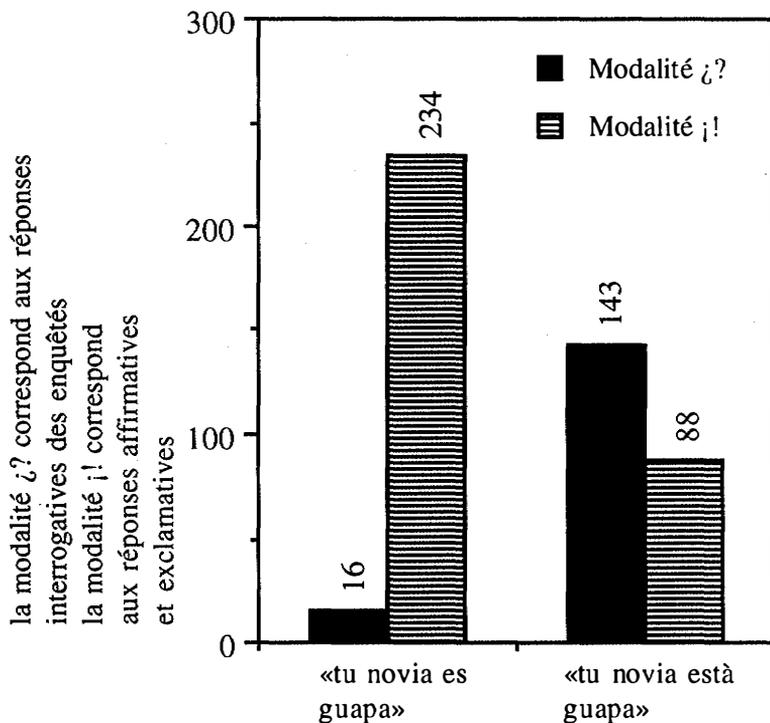
Les résultats sont résumés par l'histogramme qui suit dans lequel il est facile de voir que les enquêtés en position de récepteur et sans connaissance des conditions d'énonciation ont plutôt tendance à répondre par une question à la personne qui leur dit *mi padre està optimista*. 201 réactions verbales sont formées de manière interrogative. Par contre, les enquêtés ne choisissent plus que 68 fois de répondre par une question à l'énoncé *mi padre es optimista*.

Comparaison des réponses interrogatives et non-interrogatives pour les énoncés «mi padre es optimista» et «mi padre està optimista»



On obtient les mêmes résultats en gardant la même procédure, mais avec deux autres énoncés : *tu novia es guapa (ta copine est jolie)* et *tu novia está guapa (ce que ta copine est jolie)*. Les enquêtés réagissent au premier énoncé par une affirmation ou par une exclamation (il y a 234 réponses de ce type) alors qu'ils choisissent plutôt l'interrogation pour réagir au deuxième (143 réponses sont du type interrogatif), mais il reste beaucoup de réponses de l'autre mode pour cet énoncé (88). Ceci s'explique par le fait qu'une partie des énoncés interrogatifs sont des énoncés métalinguistiques tels que *¿A qué viene eso ? (Pourquoi tu dis ça ?)*, *¿qué quieres decir con eso ? (Qu'est-ce que tu veux dire par là ?)*, etc. D'autre part, certaines réponses à l'énoncé *Tu novia/o está guapa/o (Ton ami/e est beau/belle)* sont affirmatives parce qu'elles suppléent la suppression du contexte par une remarque : *si, ayer se cortó el pelo y está mejor así (oui, hier elle s'est coupé les cheveux et elle est mieux ainsi)*, *cuando se pone traje de chaqueta y corbata está más guapo, le favorece mucho (quand il met un complet et une cravate il est plus beau, ça lui va bien)*. etc....

**Comparaison des réponses interrogatives
et non-interrogatives pour les énoncés
«tu novia es guapa» et «tu novia està guapa»**



Comment analyser ces résultats ?

Dans cet exemple, l'énoncé avec *estar* est bel et bien proféré dans une situation d'énonciation — deux amis qui parlent à la terrasse d'un café — mais il n'a aucun rapport avec cette situation, ce qui rend son interprétation impossible pour l'allocutaire qui cherchera alors les conditions d'énonciation qui lui sont liées en posant une question comme *qu'est-ce qui lui arrive ?* ou *pourquoi ?* Les questions sont d'ailleurs plus souvent choisies pour répondre à l'énoncé comme le montre la modalité « ¿ ? » de l'histogramme dont l'effectif est plus élevé pour l'énoncé *mi padre està optimista*. Par contre, l'énoncé *mi padre es optimista* (*mon père est optimiste*), ne renvoie pas à son énonciation, il se suffit à lui-même — l'allocutaire aura donc tendance à répondre par une exclamation du type *super !* ou par une affirmation du type *j'aime les gens optimistes*. Les exclamations et les assertions sont d'ailleurs plus souvent choisies pour répondre à l'énoncé comme le montre la

modalité ; ! de l'histogramme dont l'effectif est plus élevé pour l'énoncé *mi padre es optimista*.

L'hypothèse selon laquelle l'auditeur d'un énoncé avec *estar* se base sur sa mémoire épisodique pour l'interpréter semble se confirmer. Si l'allocutaire n'a pas en mémoire épisodique les conditions d'énonciation comme c'est le cas pour ces exemples, il va demander à l'énonciateur d'éclairer sa lanterne en lui posant une question.

Imaginons, maintenant, que le père du locuteur arrive en voiture à proximité de la terrasse où sont assis les deux amis et qu'il cherche à se garer entre deux voitures entre lesquelles la sienne ne peut de toute évidence pas tenir. L'énoncé *mi padre está optimista (ce que mon père est optimiste)* deviendrait alors parfaitement compréhensible pour l'allocutaire pour autant qu'il ait connaissance de la scène.

La présence du locuteur à son énonciation fait que chaque instance de discours constitue un centre de référence interne.

(Benveniste, 1974 : 82)

Et cette présence — sur la nature de laquelle nous allons revenir — faisant défaut, rend l'énoncé *mi padre está optimista (ce que mon père est optimiste)* ininterprétable par l'allocutaire au même titre que le serait l'énoncé *je suis là aujourd'hui* dans les mêmes conditions d'ignorance des conditions d'énonciation qui lui sont liées (alors que le même énoncé lié à l'arrivée de son énonciateur serait compréhensible, mais nous traiterons de ce problème plus tard).

Ce qui fait obstacle à la communication dans cet exemple est l'impossibilité pour l'allocutaire de co-référencer :

Enfin, dans l'énonciation, la langue se trouve employée à l'expression d'un certain rapport au monde. La condition même de cette mobilisation et de cette appropriation de la langue est, chez le locuteur, le besoin de référencer par le discours, et, chez l'autre la possibilité de co-référencer identiquement, dans le consensus pragmatique qui fait de chaque locuteur un co-locuteur. La référence est partie intégrante de l'énonciation.

(Benveniste, 1974 : 82)

Jusqu'à présent, nous avons décrit la référence sous l'angle des connaissances stockées dans la mémoire épisodique qui permettent à un allocutaire d'interpréter un énoncé en relation avec

son énonciation. Dans cette optique, il n'y a pas à proprement parler de référence, mais catégorisation mémorielle qui en fait office.

F. Varela, E. Thompson et E. Rosch définissent cette perspective comme la position de l'œuf :

Le système cognitif projette son propre monde et la réalité apparente de ce monde n'est que le reflet des lois internes du système

(Varela, Thompson, Rosch, 1993 : 233)

Pour Benveniste, par contre, le monde a une réalité extérieure auquel l'allocutaire va se référer pour interpréter un énoncé en relation avec ses conditions d'énonciation. Ce monde se compose de personnes, de lieux d'objets auxquels le locuteur peut renvoyer (en employant des déictiques dans le cas des objets).

F. Varela, E. Thompson et E. Rosch nomment cette perspective la position de la poule :

Le monde extérieur a des propriétés prédonnées. Ces propriétés existent en elles-mêmes avant de projeter leur image sur le système cognitif, et la tâche de ce dernier est de les reconstituer de manière appropriée.

(Varela, Thompson, Rosch, 1993 : 233)

Les deux positions ont en commun de faire recours à la représentation, mais pour la première elle se projette de l'intérieur vers l'extérieur alors que pour la deuxième elle se projette de l'extérieur vers l'intérieur.

N'existe-t-il pas entre ces deux perspectives une voie moyenne qui concilie les deux ?

7. L'ENACTION

L'enaction contourne « entièrement cette géographie logique de "l'intérieur contre l'extérieur" en étudiant la cognition non comme une reconstruction ou projection, mais comme une action incarnée »¹⁰.

Par le mot incarnée, nous voulons souligner deux points : tout d'abord, la cognition dépend des types d'expériences qui découlent

¹⁰Varela, Thompson, Rosch, 1993.

du fait d'avoir un corps doté de diverses capacités sensori-motrices s'inscrivant elles mêmes dans un contexte biologique, psychologique et culturel plus large. En recourant au terme action, nous souhaitons souligner une fois de plus que les processus sensoriels et moteurs, la perception et l'action sont fondamentalement inséparables dans la cognition vécue.

(Varela, Thompson, Rosch, 1993 : 234)

De cette définition, F. Varela, E. Thompson et E. Rosch vont retenir deux points essentiels :

1. La perception consiste en une action guidée par la perception
2. Les structures cognitives émergent des schèmes sensori-moteurs récurrents qui permettent à l'action d'être guidée par la perception.

(Varela, Thompson, Rosch, 1993 : 234-235)

Ce dernier paragraphe va nous permettre de relier la théorie de l'enaction à celle de l'énonciation en étudiant de quelle manière le sujet percevant parvient à inscrire son acte individuel d'énonciation dans une situation locale et non plus de renvoyer à la structure du monde ou à une structure de l'esprit. On peut ainsi espérer échapper à la problématique de la référence.

Le point de référence pour comprendre la perception n'est pas un monde prédonné, indépendant du sujet de la perception, mais la structure sensori-motrice du sujet (la manière dont le système nerveux relie les surfaces sensorielles et motrices).

(Varela, Thompson, Rosch, 1993 : 235)

En ce qui concerne l'énonciation, il s'agira d'analyser la manière dont le système nerveux relie les surfaces sensorielles du sujet avec l'acte d'énonciation.

8. DE L'ENACTION À L'ÉNONCIATION

Mettre en relation l'enaction et l'énonciation impose de passer de la perspective de la réception à celle de la production d'un énoncé. Mais la tâche n'est pas facile :

Le mécanisme de cette production est un autre aspect majeur du même problème. L'énonciation suppose la conversion individuelle de la langue en discours. Ici la question — très difficile et peu étudiée —

est de voir comment le « sens se forme en « mots », dans quelle mesure on peut distinguer entre les deux notions et dans quels termes décrire leur interaction. C'est la sémantisation de la langue qui est au centre de cet aspect de l'énonciation, [...]

(Benveniste, 1974 : 81)

Le langage a ceci de remarquable que tout « mot » ou groupe de « mots » peut être paraphrasé et acquérir une signification où les « mots » prennent sens par rapport à d'autres « mots » — les dictionnaires ne fonctionnent pas autrement. Mais, ce processus de sémantisation de la langue n'est pas le propre des dictionnaires, chaque sujet parlant peut, à tout moment, utiliser ce procédé pour produire du sens. Ce niveau de sémantisation, pourrait être appelé niveau symbolique du langage.

Mais le langage a aussi ceci de remarquable qu'il peut à tout moment faire correspondre un sens unique à une expérience unique qui n'a jamais été sémantisée de la sorte et qui peut ne plus l'être. Ici le sens semble surgir avec l'énonciation et disparaître avec elle. Ce niveau de la production de sens pourrait être appelé niveau énonciatif du langage.

C'est ce niveau qui va nous intéresser maintenant. La problématique consistera alors à déterminer les paramètres cognitifs en jeu dans la production d'un énoncé lié à son énonciation.

Quels sont les paramètres qui font qu'un locuteur produise un énoncé lié à son énonciation comme *ce ciel est bleu* et un énoncé qui n'y est pas lié comme *le ciel est bleu* ?

Revenons à l'exemple de *estar* et *ser*. Comme je l'ai montré pour la réception, le premier renvoie à la situation d'énonciation pour son interprétation alors que le deuxième non. Du point de vue de la production, cela veut dire que *estar* s'inscrit dans la situation d'énonciation.

Ne reste plus qu'à déterminer ce qu'on entend par inscription d'un acte individuel d'énonciation qui conduit à la production d'un énoncé en rapport avec son énonciation.

L'acte individuel d'énonciation est enacté, c'est à dire que l'acte d'énonciation est guidé par la perception.

On peut alors émettre l'hypothèse qu'un locuteur produit un énoncé tel que *la nieve està fria (que la neige est froide !)* à la suite d'une expérience vécue personnellement, dont la perception sera guidée par une action et perçue par ses structures sensori-motrices, alors que dans la production d'un énoncé du type *la nieve es fria (la neige est froide)*, il n'y aurait pas d'expérience vécue

personnellement, donc pas de perception sensori-motrice de la dite expérience autre que l'audition de l'énoncé.

Tentons l'expérience !

Dans la partie de mon questionnaire d'enquête qui mettait le locuteur en position d'énonciateur figurait cette consigne :

Dans la partie qui suit tu dois te mettre (autant que possible) dans la situation décrite avant chaque question et faire une croix vis à vis de ce que tu dirais toi.

Les questions se présentaient comme suit, en castillan évidemment :

a) Tu es sur une plage. Tu viens d'enlever tes lunettes à soleil. La lumière t'aveugle, tu fermes les yeux et tu t'exclames :

¡Jobar ! ; Qué blanca es la arena !

¡Jobar ! ; Qué blanca està la arena !

(Merle ! Que le sable est blanc !)

b) Tu es dans la rue à midi. Tu viens de sortir de la maison. Le bruit te fait mal aux oreilles et tu t'exclames :

¡Por dios ! ; Qué ruidosa es la ciudad !

¡Por dios ! ; Qué ruidosa està la ciudad !

(De Dieu ! Que la ville est bruyante !)

c) Tu es dans des montagnes. Tu viens de tomber dans la neige. Tu te gèles les mains et t'exclames :

¡coño ! ; Qué fria es la nieve !

¡coño ! ; Qué fria està la nieve !

(Purin ! Que la neige est froide !)

d) Tu es en vacances aux Caraïbes. Tu appelles un ami au téléphone. Tu veux lui décrire les plages. Tu lui expliques :

la arena es blanca

la arena està blanca

(Le sable est blanc)

e) Dans une conversation, tu veux convaincre un ami des avantages de la campagne. Lui, préfère la ville, mais tu lui expliques :

Es que la ciudad es ruidosa

Es que la ciudad està ruidosa

(C'est que la ville est bruyante)

f) Tu veux expliquer à ton petit frère le pourquoi de la pluie et de la neige. Tu lui poses d'abord le problème et tu lui dis :

- Es que la nieve es fria
 Es que la nieve està fria
 (C'est que la neige est froide).

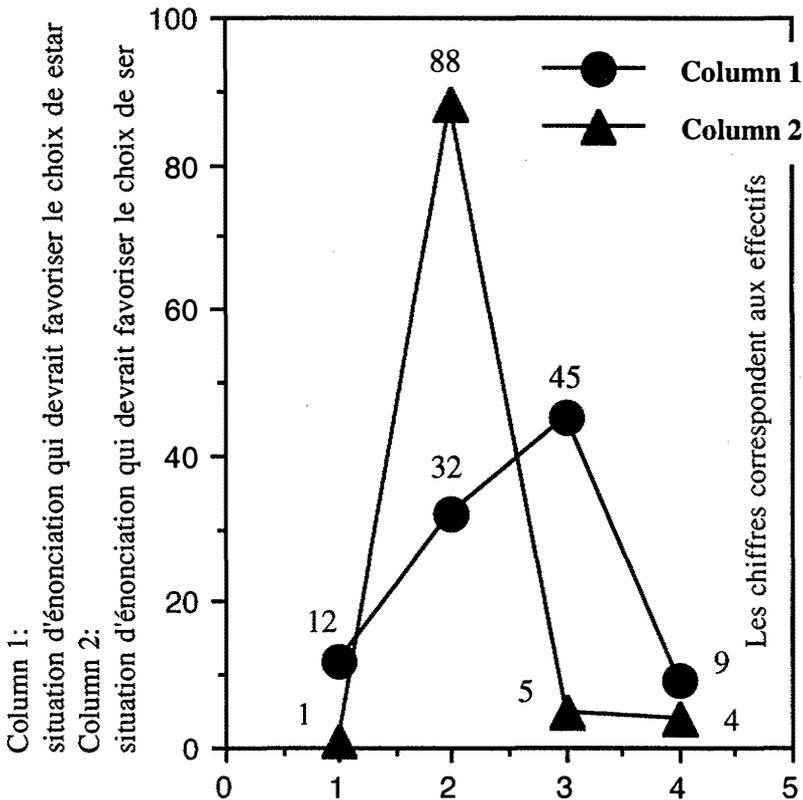
Les situations sont de deux types : 1. Celles qui sont censées favoriser l'énoncé avec *estar* [à savoir a), b), c)] et 2. celles qui sont censées favoriser l'énoncé avec *ser* [à savoir d), e), f)].

Les premières sont formées d'une situation spatiale en relation expérientielle avec ce qui se dit (*tu es à la plage; tu es dans la rue; tu es dans les montagnes, etc.*), un événement/action (*tu viens de ...*), une sensation éprouvée tant par la vue, l'ouïe, le tact que le goût; sensation qui produit un état émotionnel (*fermer les yeux, avoir mal, etc.*). Les secondes sont formées d'une situation spatiale éloignée de ce qui se dit, d'un discours métalinguistique (*dire, parler de, etc.*) c'est-à-dire une activité symbolique, et il s'agit de la définition d'un concept en le comparant avec un autre.

Les résultats de la confrontation de ces hypothèses se trouvent résumés dans les tableaux qui suivent.

Pour le couple d'énoncé *la arena es/está blanca* :

Diagramme d'interaction
entre les 2 différentes situations d'énonciation
pour l'énoncé "le sable est blanc"



Modalités de réponse:

1=(non réponse); 2=(ser); 3=(estar); 4=(ser+estar)

Dans ce tableau, on voit que pour la situation censée favoriser la production d'un énoncé avec *ser* (ligne des triangles), les enquêtés ont été 88 à choisir l'énoncé avec *ser* (qui correspond au chiffre 2 sur l'axe des x) contre 5 pour l'énoncé avec *estar* (qui correspond au chiffre 3 sur l'axe des x). La tendance s'inverse avec la situation censée favoriser la production d'un énoncé avec *estar* (ligne des ronds). 45 enquêtés ont choisi l'énoncé avec *estar* (qui correspond au chiffre 3 sur l'axe des x) et 32 ont choisi l'énoncé avec *ser* (qui correspond au chiffre 2 sur l'axe des x).

Une analyse de variance¹¹ à un facteur montre qu'il y a un effet principal du facteur « énoncé avec *ser* ou avec *estar* »¹², c'est à dire que les enquêtés — si on laisse tomber l'influence de la situation — préfèrent l'énoncé avec *ser*. En additionnant les choix des énoncés avec *ser* (triangles) sans tenir compte de la situation (chiffres 2 et 3 sur l'axe des x) on obtient : $88+32=120$, alors que les énoncés avec *estar* (ronds) sans tenir compte de la situation (chiffres 2 et 3 sur l'axe des x) totalisent $45+5=50$.

Il n'y a pas d'effet principal du facteur « situation »¹³, autrement dit les enquêtés n'ont pas de préférence pour une situation plutôt que pour une autre, choix de l'énoncé mis à part. Ils auraient pu, par exemple, s'abstenir de répondre dans une situation et répondre massivement dans l'autre.

Mais passons à ce qui nous intéresse le plus ici ! Avec une analyse de variance à deux facteurs, on obtient un fort effet d'interaction entre les deux facteurs¹⁴ ce qui veut dire que le choix d'un énoncé avec *ser* plutôt qu'avec *estar* est fortement influencé par la situation.

¹¹ Je tiens à remercier ici François Bavaud pour l'aide qu'il m'a fournie pour le traitement statistique des données.

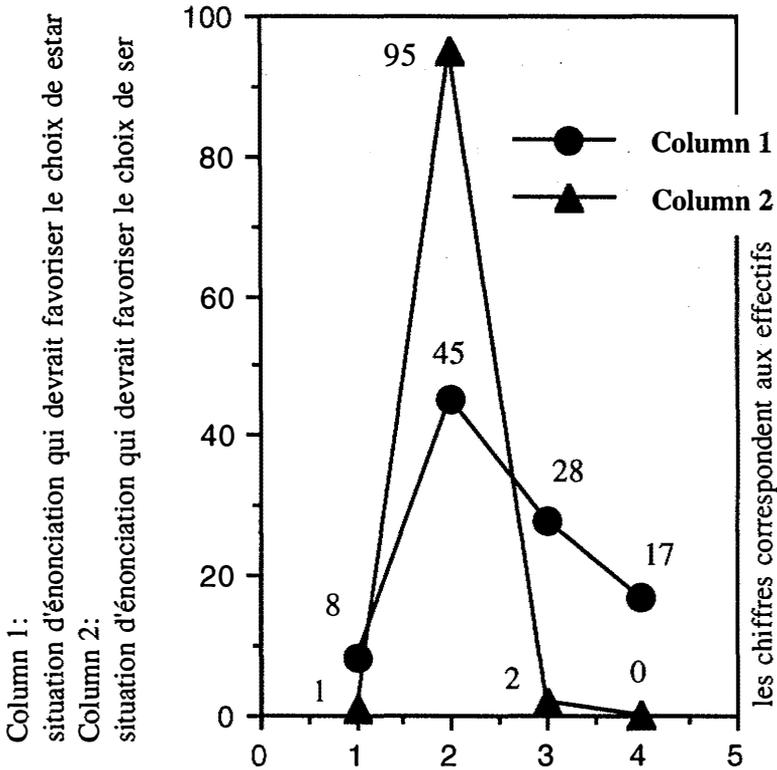
¹² $F [1,97] = 55.11$; $p < 0.0005$

¹³ $F [1,97] = 1.65$; $p = 0.202$

¹⁴ $F [1,97] = 84.49$; $p < 0.0005$

Les résultats sont les mêmes, à quelques nuances près, pour l'énoncé *la ciudad es/está ruidosa* :

**Diagramme d'interaction
entre les 2 différentes situations d'énonciation
pour l'énoncé "la ville est bruyante"**



Modalités de réponse:

1=(non réponse); 2=(ser); 3=(estar); 4=(ser+estar)

L'analyse de variance indique un faible — quoique légèrement plus élevé que pour la question précédente — effet simple du facteur situation¹⁵. Ceci peut s'expliquer par le fait que pour la situation censée favoriser l'énoncé avec *estar* (ligne avec les ronds), les enquêtés se sont plus souvent abstenus de répondre (chiffre 1 sur l'axe des x) et ont plus souvent choisi les deux solutions (chiffre 4 sur l'axe des x) que pour les situations censées favoriser *ser* (ligne avec les triangles).

¹⁵F [1,97] = 4.31; p = 0.041

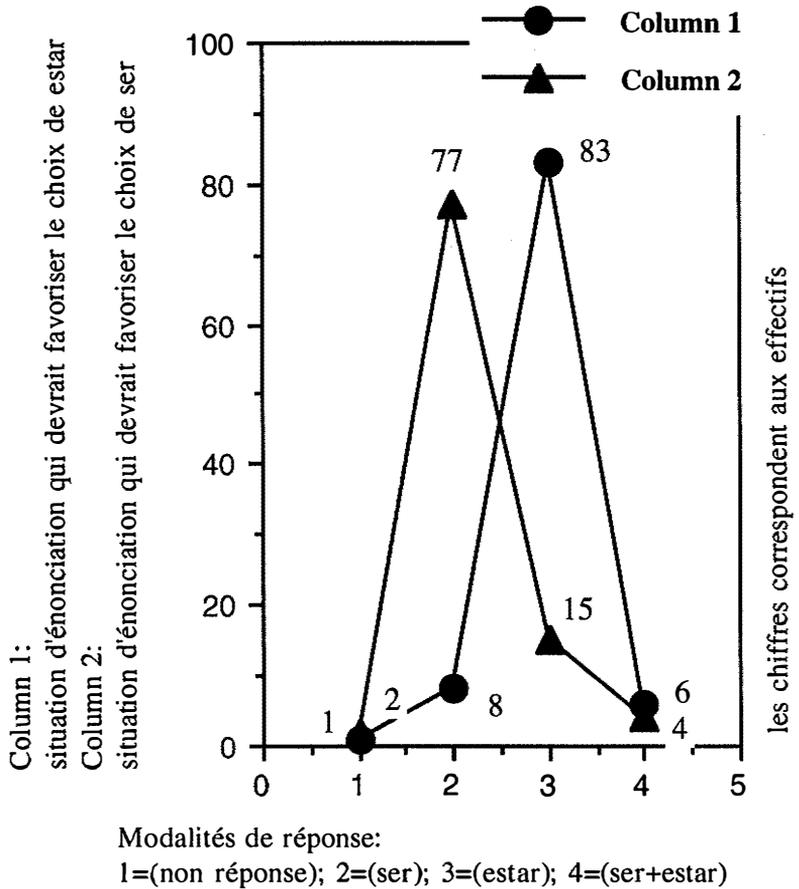
L'analyse de variance du facteur « choix d'un énoncé avec *ser* plutôt qu'un énoncé avec *estar* » présente — comme pour l'énoncé précédent — un fort effet¹⁶ de ce facteur. Les enquêtés ont plus tendance — la situation étant égale par ailleurs — à choisir l'énoncé avec *ser*. Ceci s'explique facilement par la situation d'enquête qui met celui qui répond face à un questionnaire, c'est-à-dire un texte. Comment s'étonner alors qu'il produise, de manière générale, plus facilement des énoncés avec *ser* qui ne renvoient pas à la situation d'énonciation qui reste, malgré l'introduction verbale de la consigne censée le mettre dans une situation expérientielle, celle d'une situation d'enquête ? Difficile de s'imaginer dans les montagnes, sur une plage ou dans la rue et de ressentir le froid ou le bruit quand on est face à une feuille de papier !

Il reste que même dans ces conditions et pour cet énoncé, on note un fort effet d'interaction entre le facteur « situation » et le facteur « choix de l'énoncé avec *ser* plutôt qu'avec *estar* » après une analyse de variance à deux facteurs¹⁷.

¹⁶F [1,97] = 141.68; p<0.0005

¹⁷F [1,97] = 78.73; p<0.0005

Diagramme d'interaction
entre les 2 différentes situations d'énonciation
pour l'énoncé "la neige est froide"



Le cas de l'énoncé *la nieve es/está fría* est intéressant de ce point de vue. Contrairement aux deux précédents, il ne fait apparaître qu'un faible effet du facteur simple « choix de l'énoncé avec *ser* plutôt qu'avec *estar* » dans l'analyse de variance¹⁸. Comme le montre le graphique en ligne, les choix — la situation étant égale par ailleurs — ne se portent pas plus sur l'énoncé avec *ser* que sur celui avec *estar*.

¹⁸F [1,97] = 1.79; p = 0.184

Pourtant, il y a toujours une forte interaction entre les facteurs « situation » et « choix de l'énoncé avec *ser* plutôt qu'avec *estar* »¹⁹ comme le montre l'analyse de variance à deux facteurs et comme on peut le voir sur le graphique par le fait que les effectifs aux chiffres 2 et 3 s'inversent complètement pour former une croix qui visualise parfaitement cet effet d'interaction.

Les résultats de l'enquête semblent donc corroborer l'hypothèse selon laquelle on peut expliquer l'inscription de l'énonciateur dans les conditions d'énonciation par l'enaction.

En effet dans la perspective de la production, le locuteur s'inscrit dans les conditions d'énonciation par un double mouvement entre la perception sensorielle de la situation et l'action motrice sur elle (que j'ai appelé événement) dont l'aboutissement est un acte d'énonciation. L'énonciateur ne réfère donc pas à quelque chose d'interne ou d'externe mais s'inscrit dans le monde en même temps qu'il le crée. L'enaction est l'inscription corporelle de l'esprit et l'énonciation l'inscription corporelle de la langue.

Et Benveniste a raison de parler « d'émergence des indices de personnes (le rapport je-tu) qui ne se produit que dans et par l'énonciation »²⁰ (même s'il pourrait généraliser cette notion à tous les indices qui inscrivent le locuteur dans son énonciation). Car dans l'énonciation la perception sensori-motrice et l'acte d'énonciation sont à ce point liés — lors de notre apprentissage linguistique les deux se sont intimement liés pour former des schèmes sensori-moteurs récurrents — qu'il n'est souvent plus nécessaire de faire appel à un niveau symbolique d'où l'impression d'émergence.

Mais il ne faut pas confondre enaction et énonciation. L'enaction concerne le « rapport » d'un sujet au « monde », alors que l'énonciation concerne le « rapport » de deux sujets au « monde », c'est à dire la communication.

Tout énoncé suppose un acte dissymétrique d'énonciation, production et reconnaissance interprétative. Ramener l'énonciation à la seule production et l'énonciateur au locuteur, c'est en fin de compte, ne pas comprendre que l'énoncé n'a pas de sens sans une double intention de signification chez les énonciateurs respectifs. Ces derniers sont à la fois émetteur et récepteur, non point seulement en succession mais au moment même de l'énonciation.

(Culioli cité par Menahem, 1986 : 183)

¹⁹F [1,97] = 233.74; p<0.0005

²⁰Benveniste, 1974 : 82.

Je suis d'accord avec Culioli sauf sur un point. Pour moi, la concomitance de l'émergence du sens ne tient pas fondamentalement à la double intention de signification, mais dans la double enaction des co-locuteurs, qui partagent des schèmes sensori-moteurs pour autant que ces derniers aient été façonnés dans le même contexte biologique, psychologique social et culturel (ce qui est impossible).

9. ENONCIATION : ENTRE CORPS ET ESPRIT

L'énonciation ne se confond ni avec l'enaction parce qu'elle a recours à des indices linguistiques même si ceux-ci s'inscrivent dans des schèmes sensori-moteurs liés à l'enaction, ni avec la langue (en tant que computation symbolique ou système de relation) même si certains indices peuvent avoir dans certains énoncés une signification "métalinguistique".

L'énonciation est donc peut-être une zone de transition de la cognition entre subsymbolique et symbolique.

Mais il faut rester prudent :

[...] tout d'abord concevant la pensée comme complexe, on peut et doit admettre la coexistence de strates multiples, superposées au sein de la pensée. Dès lors, on ne peut plus attribuer à la pensée UNE structure, mais bien toute une hiérarchie de structures; puis, ce qu'on cherche à dégager ne sont pas des « lois universelles », mais bien des règles variables de portée plus ou moins générale ou restreinte; ensuite, on est amené à admettre la coexistence, au sein d'une structure globale, de structures partielles de caractère conflictuel, antinomique; enfin l'étude de la pensée sort du cadre de pure spéculation pour s'orienter vers des recherches expérimentales.

(Mahmoudian, 1997 : 140)

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BENVENISTE, E. (1974) : *Problèmes de linguistique générale*, 2, Paris : Éditions Gallimard.
- BRUYER, R., VAN DER LINDEN, M. (1991) : *Neuropsychologie de la mémoire humaine*, Presses Universitaires de Grenoble.
- ERARD, Y. (1995) : *Vous avez dit « ser » ou « estar » ?*, Lausanne : Mémoire de licence.
- JAKOBSON, R. (1963) : *Essais de linguistique générale*, Paris : Edition de Minuit.
- MAHMOUDIAN, M. (1997) : *Le contexte en sémantique*, Louvain-La-Neuve : Peeters.
- MENACHEM, R. (1986) : *Langage et folie : essai de psychorhétorique*, Paris : les Belles Lettres.
- TULVING, E. (1983) : *Elements of episodic memory*, New-York : Oxford, Oxford University Press, Clarendon Press.
- VARELA, F., THOMPSON, E., ROSCH, E., (1993) : *L'inscription corporelle de l'esprit*, Paris : Editions du Seuil.